

Le miroir de la méduse

La légèreté embaume le pont et mes poumons. Mes pieds me semblent flotter. De la proue à la poupe, les ballottements de l'eau sont si lisses que l'on se sentirait sur une presque-île. Le calme règne ce matin sur la caravelle. Les tambours des tempêtes de cette nuit ont sonné chaque membre de l'équipage. Tout le monde est silencieux et se rassemble autour de Don Tormenta, le second, qui brûle son archet sur les cordes de son violon. Seul le capitaine demeure dans ses quartiers. La nuit a été sans fin et notre cap ne nous laissera pas nous reposer.

Les contours froids et dentelés de la Terre de Feu nous ont embrassés au lever du jour et n'attendent qu'une inattention pour plonger un de ses crocs dans la coque. Les profondeurs bleues de la haute mer ont succédé à une mâchoire de montagnes dévorant ici, mer et ciel. Mon reflet se perd dans les rouleaux que trace notre navire. Bientôt, toute l'Espagne saura que nous avons franchi le cap Horn et que nous nous dirigeons vers le cœur des citées incas : la grandiose Cuzco. Mon être suffoque de palpitations à l'idée de ces richesses infinies bien gentiment rassemblés au centre du royaume Inca, perché sur une montagne. Cette quête de l'or arraché des racines des pics et porté sur la reine des Andes illumine mes yeux de fantômes dorés. Les mélodies du violon se perdent dans le vent et caressent mes cheveux. Les séraphins de l'aube et de l'espoir ont enfumé les bouches de mes compagnons de chants marins. De l'or s'écoule des passions divines qui nous pousse à repousser les frontières du monde connu. Je sens des anges aux ailes d'écume et d'algue chuchoter à notre figure de proue et nous guider vers l'opulence. Ce voyage est béni de Dieu, assurément.



Le spectacle de ces émotions me fait l'effet d'être le plus rempli des hommes. Ricardo, mon voisin de couchage, m'appelle. Perdu dans le balai des mouettes, mes yeux tardent à lui répondre. Il m'invite à la prochaine chanson.

Les doigts de Don Tormento se cabrent et se contractent avec une délicatesse stricte. Nos bouches se gorgent d'air.

« La première fois que j'ai vu la mer,
Brillante, aux confins noyés,
Je n'étais qu'un enfant plein de chimères
Qui rêvait de trésors cachés.
Ma mère à l'ombre du saule pleureur
Filait de ses doigts voile et vent.
Elle chante à tous les navigateurs
Comme un phare brillant au couchant.
Un jour, je partirai vers l'horizon
Armé de courage et d'espoir,
Et si ma mère continue sa chanson
Alors je reviendrai au soir. »

Les hommes se regardent, se frappent franchement le dos et les bras. Pendant un instant nous étions chez nous, sur la terre ferme de nos ancêtres.

Midi sonne en nos estomacs. Le quartier-maître Veneno prépare les repas depuis qu'Ernesto le cuisinier est mort passé par-dessus bord il y a deux jours. Ses repas sont maigres et peu imaginatifs mais la vitalité nous inonde à chaque bouchée et nous ne saurions renoncer pour si peu à la gloire qui nous attend. Veneno me charge d'apporter le plateau du capitaine. Celui-ci n'a pas quitté ses quartiers depuis le début du jour.

Le pont est guilleret. Traverser mes camarades débordant de joie allège mon ventre si noué des derniers jours. La porte du capitaine se présente. Je m'annonce et je rentre : « Je vous apporte votre déjeuner capitaine ! ». Aucune réponse.

Je pénètre plus profondément dans la cabine. L'air est suave et sucré du vin arrosé au sol. La lumière s'aventure par la fenêtre et franchie péniblement les linges étendus, lavés à l'eau salée. Un grommellement dissipe le brouillard obscur qui troublait mes sens.

« Capitaine Pájaro ? Don Veneno m'a demandé de vous porter à manger.

– Pas la peine de dire « Don » pour ce tas de fientes de Veneno, gronde le capitaine. Ses plats sont la meilleure chose qu’il réussit et ils sont dégueulasses et rachitiques ! Quel foutu pingre !

– C’est vrai qu’ils sont maigres, dis-je pour meubler mon inconfort. Veneno a fait quelque chose de mal ?

– S’il a fait quelque chose ? Il a mis sous scellés le vin pour cause de rationnement ! Mais c’est moi qui décide si on rationne ou non !

– Peut-être pensait-il faire pour le mieux capitaine ? Après tout, il s’investit énormément comme cuisinier...

– Balivernes, il veut renégocier son pourcentage du trésors et m’assoiffe pour parvenir à ses fins !

– Vraiment capitaine ? Peut-être pourrais-je dérober une bouteille et vous l’apporter ce soir ? Tout le monde tombera bientôt de fatigue et je suis si léger que personne ne m’entendra descendre ni faucher la clef de la Veneno.

– T’es un brave mousse, me souris le capitaine, mais rassure-toi, j’en ai rêvé, le grain blanc sera bientôt là et remettra tout le monde à sa place !

– Le grain blanc ? Vous parlez de sel ? Vous allez mettre votre grain de sel quelque part ?

– Allez, fous le camp ! J’en ai déjà trop dit. Vois ce que tu peux faire pour ma bouteille et je ferais ce que je peux pour te remercier à la hauteur de ton service. »

J’acquiesce et je regagne la porte. Avant de la fermer, le capitaine m’envoie un regard.

« Si Veneno te demande, dis bien que son plat est dégueulasse !

– Pas besoin de le dire capitaine, lui aussi il en mange. »

Je referme la porte et les éclats de rire se faufilent jusqu’au reste de l’équipage. Désormais, je me dévouerai pour lui porter tous ses repas.

Nous avons jeté l’ancre il y a une heure. Tout le monde en profite pour digérer assoupi. En fin de journée nous dépasserons le bras du cap Horn. Un mousse est à la vigie et deux autres astiquent le pont. Je profite de la béatitude qui règne pour commettre mon larcin. Veneno est un homme maniéré qui aime ses habitudes. Son rituel du couché est un balai clopinant au rythme des vagues. Il en danserait presque. Je n’ai jamais saisi tout ce qu’il faisait mais j’ai ses déplacements en tête. Sa cabine n’est rien d’autre que deux meubles qui entourent le lit le plus proche de la cale.

Je répète mimétiquement les gestes de Veneno. Je ressens sa corpulence, la rigidité de ses membres. Je caresse sa boîte à souvenirs sur le bureau, je déchausse ses botes, je tire le tiroir de sa commode et pose la main sur une écharpe tricotée sûrement de la main de sa femme ou de sa fille et ... une bosse solide brise la solennité du tissu familial. Je révèle le trésor enfoui et une fois le trousseau de clefs en ma possession, je me dirige vers la cale. J'ouvre ce havre d'opulence. La misère m'y surprend. Les fruits au sirop trônent sur une étagère de choix et m'enivrent de tentations gourmandes. Les cuisses de porc et de bœuf habillent la salle de bannières merveilleuses. « Voilà une patrie qui mériterait tous les sacrifices ! » pensais-je avec l'ironie et la superbe adresse de ma fourberie. Je continue d'avancer dans la pièce exiguë et me heurte au mur du fond. Un seul des dix-huit tonneaux de vin est sur son socle et les quelques bouteilles plus nobles et savoureuses pour les grandes occasions sont absentes. Veneno a bien décidé de rationner notre denrée la plus précieuse.

Une porte se distingue sur le côté, près de poissons fumés suspendus. Je m'y dirige à tâtons et presse la poignée. Naturellement, en vain. J'essaie les clefs une par une. Le temps commence à être long. Un cliquetis merveilleux chante l'ouverture des portes du paradis et Saint-Pierre m'ouvre un palais rouge dont je suis le seul souverain. Je me pavane et compte les liquidités. Il est vrai que nous n'avons pas été économes mais il y a de quoi s'autoriser des fantaisies. Je saisis délicatement une bouteille et sors raisonnablement, la soif exaltée.

« Contre quoi la négocierai-je au capitaine ? » dis-je doucement.

Je restitue les clefs à l'écharpe et m'enquiers de franchir Veneno ensommeillé. Sa main emprisonne mes pantalons usés et d'un regard placide me dit :

« Tu veux vraiment lui faire ce plaisir ? Que t'a-t-il promis ? De l'or ? »

Je ne réponds pas trop stupéfait d'être pris la main dans le sac.

« T'a-t-il dit pourquoi je lui défends de boire irraisonnablement ? Dit-il au gremlin muet comme une carpe roulant des yeux de merlan frit. Eh bien, je vais te le dire. Si on laisse le Capitaine boire à sa guise, à temps calme avant le coucher du soleil, il tangue plus que le navire battu par tous les vents du diable. C'est sa négligence qui a envoyé Ernesto par le fond et qui m'oblige à prendre ces précautions. Je compte bien le garder sobre pour prévenir d'une autre tempête comme celle de la nuit dernière. »

À son écoute, cette histoire me tourmente. Je ne sais plus qui croire ou écouter.

Après quelques secondes d'égarement, je rends péniblement le vin que j'avais si élégamment dérobé et tourne les talons misérablement. Avant de rejoindre ma couche afin de préparer la

nuit qui nous attend, je demande à Veneno : « Vous savez ce qu'est un grain blanc ? ». Ses yeux s'exorbitent et il se redresse comme un homme endormi qui se réveillerait dans son cercueil bientôt refermé.

Il est terrifié.

Ce ne fut au début qu'un nuage à l'horizon. D'abord promesse d'ombre puis promesse de ténèbres. La voile céda la première. Un fracas jaillit du mât de misaine. Nos cœurs se soulevèrent devant les cavaleries de vagues. La caravelle fut projetée contre un récif. Le gouvernail se brisa et nous dérivâmes.

Le navire brisé, je déambule sur le pont. Personne n'est passé par-dessus bord, en tout cas je crois. Les vents ont continué leur course et ne se sont pas arrêtés après nous avoir balayé. Le calme est revenu, encore. Nous sommes tous rassemblés et contemplons notre chance d'avoir échoué si près d'une plage. Deux rochers nous enserrant. Nous ne sommes pas prisonniers mais cela y ressemble. Nous ne savons pas si nous serons en mesure de repartir. Réparer le navire se profile comme être une tâche interminable et nos provisions ne nous permettront pas de tenir deux semaines de plus que ce que préparait le voyage.

Veneno ne semble plus tenir grief au capitaine qui même dans sa sobriété, n'a pu éviter les dégâts. L'or semble désormais bien lointain. Pire, notre patrie est perdue par-delà les horizons. Nous sommes anéantis.

Le capitaine Pàjaro nous remotive, met tout son verbe à alimenter nos espérances. Des étincelles se rallument dans des yeux. J'entends des voix murmurer :

« Armé de courage et d'espoir,
Et si ma mère continue sa chanson
Alors je reviendrai au soir. »

L'équipage s'active à faire l'état du bateau et constater les dégâts exacts. Ricardo et moi sommes sommés de nous rendre à terre afin de répertorier les ressources qui sont à notre disposition. Ricardo descend l'embarcation de fortune qui a survécu aux tempêtes et heurte quelque chose à la surface de l'eau. Il m'interpelle et tous deux regardons ce qui roule et émerge de l'écume. Un drapé se distingue d'abord. Il revêt une masse flasque et écarlate digne d'une méduse géante. Le roulement répété fait émerger l'être blanc veiné de bleu et de violet. Il ne s'agit pas d'un indigène, nous en sommes certains. Ses pantalons et les miens sont

identiques, voire plus propres chez lui. Si ce cadavre appartenait à l'un des nôtres, il n'est pas mort du grain blanc. Aucun corps ne se dégrade si vite.

Ses cheveux se mêlent à l'eau et révèlent une couronne que moi seul connais ainsi. Cependant, l'eau ne m'a jamais réfléchi de cette façon.

Contre toute attente, mon cœur ne frappe pas dans ma poitrine aussi fort que je l'aurais souhaité. Tout ce que je vois va à l'encontre de ce que je crois. Je dis à Ricardo : « Si tu vois comme moi, il s'agit probablement de l'œuvre de quelques diables perchés sur ces montagnes et qui ne souhaitent pas partager leur or. »

Il acquiesce. « Dieu veille sur nous. Demain nous délivrera de ces fantômes. » conclut-il.

Je descends le premier et embarque. Je hume l'air salé et reçois les perles de bénédictions de l'écume. Ricardo se place à l'avant, je rame et repousse cette méduse caricature de moi-même. Nos regards se reflètent un instant. Elle dérivant et moi ramant, l'infini océan se creuse entre nous.

Je suis si léger, mes pieds autant que mon cœur me semblent flotter.